

## Introduction



Depuis trois ans, je travaille sur le film *The Memory of Justice* du réalisateur franco-allemand Marcel Ophuls. Le film a disparu suite à sa sortie polémique en 1976 ; j'ai moi-même eu du mal à me procurer une copie. Heureusement, il a été récemment restauré par la Film Foundation, une association américaine fondée par Martin Scorsese, et commence à être analysé et apprécié comme le film le plus ambitieux et complexe d'Ophuls.

*The Memory of Justice* est divisé en deux parties : « Nuremberg et les Allemands » et « Nuremberg et d'autres lieux ». Le film est composé de dizaines d'entretiens et de films d'archives et, durant presque cinq heures, Ophuls effectue un parallèle entre les crimes de guerre

commis par les nazis et ceux commis par les Américains au Vietnam et par les Français en Algérie. Ophuls, fils du cinéaste juif-allemand Max Ophüls, a dû fuir l'Europe à l'arrivée au pouvoir du Parti national-socialiste ; il n'est en aucun cas un observateur neutre. Lui-même soutient que *The Memory of Justice* est son film dont il est le plus fier, et celui qui est de loin le plus personnel.

### **Rapport intime**



### **Régine Ophuls**

Il y interroge ses trois filles et sa propre femme, Régine, qui est allemande et avait fait partie des Jeunesses hitlériennes ; leurs conversations constituent des moments intimes et familiaux, chargés de signification et d'un sentiment d'urgence. Ainsi, comme le dit le critique de cinéma américain David Denby, Ophuls implique sa propre femme – ainsi que lui-même – « dans le processus historique qu'il juge ».



Au début du film, Ophuls demande à sa femme, « Qu'est-ce que tu penses de mon projet de film ? ». Régine répond : « Je crois que je portais ce squelette dans le placard pendant tout le temps de notre mariage, et j'espère qu'on pourra passer à autre chose ». Elle continue : « On est responsable de notre époque ». Marcel lui demande, « Penses-tu à ton père ? » Régine hésite pendant que Marcel nous montre une photo de son beau-père : nous voyons qu'il était soldat de la Wehrmacht. « Bah, oui, peut-être que je pense à lui. Il n'était pas un nazi, ni un membre du parti...mais enfin, il ne faisait pas exception aux autres personnes ». Nous comprenons la timidité chez Régine, mais Ophuls ne change pas de sujet, insistant : « Pourquoi est-ce que des gens doivent être des 'exceptions' ? » En effet, cette question résonne à travers le film entier, comme si Ophuls se demandait, « Devrions-nous aspirer à être 'exceptionnels' ? »

Cela est une question qui me préoccupe en particulier, surtout car j'entretiens moi-même un rapport très personnel au film. Mon grand-père, Daniel Ellsberg, le lanceur d'alerte qui en 1971

a divulgué les fameux Pentagon Papers, des documents « top secret » sur la Guerre du Vietnam, y apparaît en tant que témoin principal. Il discute des parallèles entre les crimes de guerre commis au Vietnam (la Guerre était toujours en cours au moment du tournage) et ceux commis par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Ellsberg est aussi l'un des seuls Juifs dans le film, même si Ophuls ne convoque jamais cet aspect de son identité.

Quand j'ai entamé ce projet de recherche pendant mon Master, j'étais perturbée par ce rapport profondément personnel. Il m'a posé et continue de me poser des difficultés méthodologiques : comment écrire sur une figure d'Histoire et de cinéma qui est aussi un membre de ma propre famille ? Il s'agit de prendre mes distances en tant que chercheuse afin d'analyser Ellsberg comme Résistant et témoin dans *The Memory of Justice*.



**Daniel Ellsberg**

Il n'est pas difficile de comprendre les motivations de la collaboration ; Ophuls démontre dans *The Memory of Justice* ou dans son film le plus célèbre *Le Chagrin et la Pitié* (1969) à quel point il est



facile de collaborer, de se taire, de faire partie d'un système totalitaire. Dans *Le Chagrin et la Pitié*, par exemple, Ophuls brise la mythologie d'une France unie dans la lutte contre le fascisme, tandis que dans *The Memory of Justice*, il met en avant l'architecte nazi Albert Speer et d'autres anciens nazis qui ont négocié avec le mal. Or, tout comme Ophuls, je m'intéresse à la question suivante : pourquoi résister ? Cela est encore plus mystérieux quand la personne fait partie du « système » ; il nous est utile d'explorer davantage les motivations des Résistants.

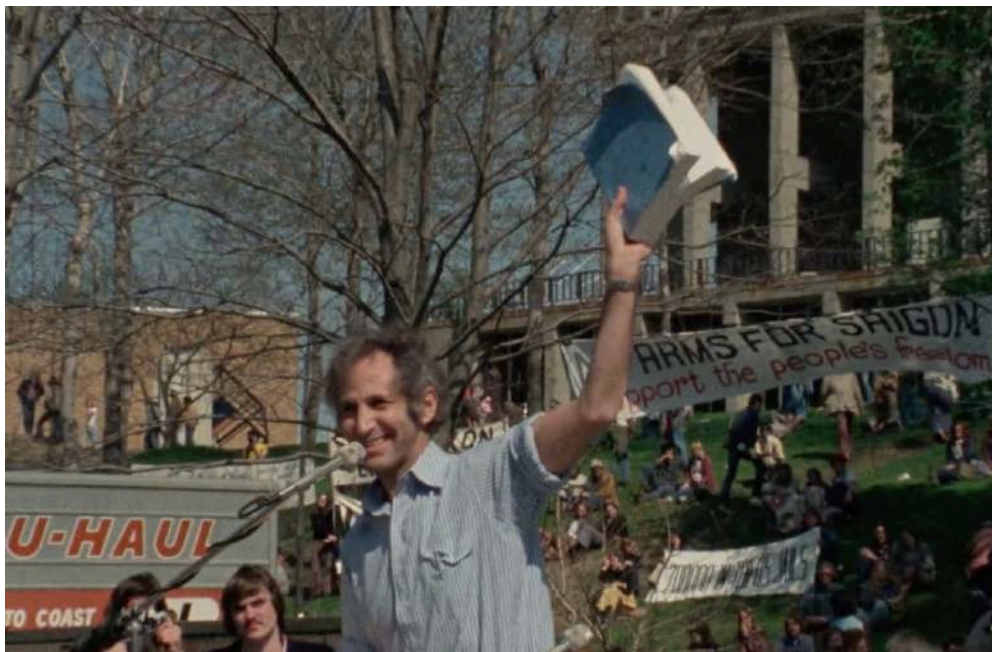
### **Architectes**

Dans *The Memory of Justice*, il est possible de diviser les témoins qui apparaissent en deux catégories : les Architectes et les Résistants. (Parfois, des « gens normaux » tombent entre les deux.) De façon frappante, quoique subliminale, Ophuls oppose Albert Speer, l'architecte fasciste et l'ancien ministre du Troisième Reich, à Daniel Ellsberg, lanceur d'alerte.



**Albert Speer, architecte, Ministre du Troisième Reich et proche de Hitler**

Ce parallèle entre ces deux pôles opposés m'intéresse, car Ellsberg lui-même fait cette comparaison dans son livre *Papers on the War* (paru en 1972). Ellsberg, en tant qu'analyste de haut niveau à la Rand Corporation, avait accès aux documents les plus « top secret » (auxquels le Président lui-même n'avait parfois pas accès). Ayant participé à l'effort de guerre, il ressent toujours une forte culpabilité par rapport à son rôle. Ellsberg s'identifie à Speer dans le sens où il a « évité la connaissance coupable » (guilty knowledge). Speer décrit sa descente dans le mal dans son livre de 1969 *Au cœur du Troisième Reich*. Lorsqu'un ami de Speer est venu le voir, il lui a dit « de ne jamais accepter une invitation à inspecter un camp de concentration dans la région de Haute-Silésie. Jamais, sous aucun prétexte. Il y avait vu quelque chose qu'il n'était pas autorisé à décrire, et surtout qu'il ne pouvait pas décrire ». Speer dit que « Je ne l'ai pas questionné, je n'ai pas questionné Himmler, je n'ai pas questionné Hitler, je n'ai pas parlé avec mes amis. Je n'ai pas enquêté—parce que je ne voulais pas savoir ce qui se passait là-bas ». De cette façon, « à partir de ce moment-là, j'étais [...] contaminé moralement »<sup>1</sup>.



---

<sup>1</sup> Albert Speer, cité dans *Papers on the War*, Daniel Ellsberg, New York, Simon and Schuster, 1972, p. 307.



### **Résistants**

Ce texte a profondément troublé Ellsberg, particulièrement lorsque Speer dit que son « échec moral n'était pas une question de ceci ou cela, mais réside dans son association au cours des événements »<sup>2</sup>. Ellsberg affirme que cette accusation, surtout celle d'une ignorance contrôlée et d'un déni des conséquences humaines, sont des vérités avec lesquelles il doit vivre – tout comme n'importe quel officiel américain lié à la Guerre du Vietnam.

Quand Ellsberg a décidé de divulguer les Pentagon Papers, il risquait une condamnation à 115 ans de prison. Même s'il est considéré comme un héros aujourd'hui, cela n'a pas toujours été le cas. Il est apparu du jour au lendemain comme un traître aux yeux de ses amis et même des membres de sa propre famille. De plus, il a commis ce « crime » sans vraiment réfléchir à l'avenir de ses enfants, mon père et ma tante. En effet, mon père a été convoqué pour témoigner contre Ellsberg devant un Grand Jury alors qu'il n'avait à peine que 15 ans.

---

<sup>2</sup> *Ibid*, p. 309.

Si je raconte cet aspect de l'histoire qui est assez mal connu, c'est parce qu'il éclaire notre compréhension du prix élevé de la résistance. Il est frappant, surtout dans le contexte du film d'Ophuls, qu'Ellsberg ait été directement inspiré par les écrits d'un ancien nazi. Son sentiment de culpabilité s'oppose, bien entendu, à la culpabilité juridique et morale de Speer. Or, ce parallèle qu'Ellsberg fait lui-même aujourd'hui, était une comparaison qui a scandalisé le public en 1976 lors de la sortie de *Memory of Justice*.

### **Conclusion**

En dressant un parallèle entre des crimes nazis et des crimes américains commis au Vietnam, tel que celui du massacre à My Lai le 16 mars 1968, Ophuls osait dire que ses compatriotes pourraient être coupables tout comme un Alfred Jodl ou un Wilhelm Keitel, tous les deux pendus à Nuremberg. Portée alors que la Guerre du Vietnam était toujours en cours, cette accusation entraîne une brutale prise de conscience de notre responsabilité et, plus audacieusement, notre culpabilité collective. Comprendre les motivations des Architectes et des Résistants me semble plus important que jamais, à l'heure de la montée du suprématisme blanc et de la xénophobie. Nous devrions tous nous demander : pourrions-nous être des exceptions à notre époque ?